

► En suivant ses propres pas *Jean Raspail,* *ou la présence du sacré*

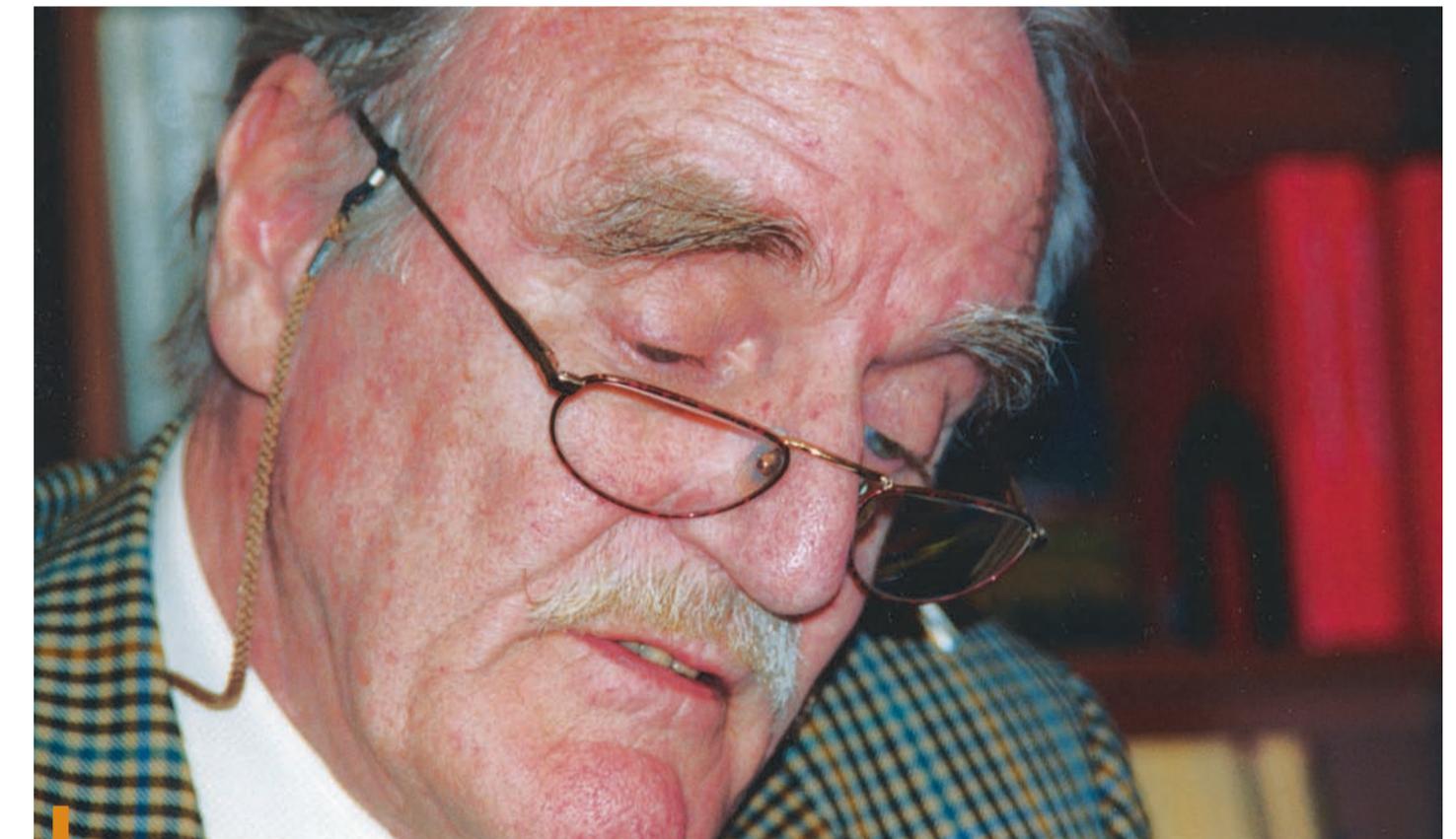
On reproche parfois à Jean Raspail de cultiver la nostalgie, mais c'est oublier qu'il est avant tout un écrivain et un romancier, un serviteur de Dieu qui développe sans cesse le don reçu de l'écriture. Cette foi, cet attachement au sacré requiert un enthousiasme, qui sera l'apanage des personnages de Raspail, jeunes gens, le plus souvent, qui savent se donner corps et âme à la défense des valeurs.

Madeleine Roussel

Une étude du sacré chez Jean Raspail, même rapide et superficielle, aborde nécessairement des domaines hétéroclites, insolites parfois car, si Raspail est catholique romain, s'il se définit comme tel, il ne méprise pas pour autant des signes et des rites exotiques, païens pour tout dire. Il ne met certes pas sur le même plan une légende indienne et l'Évangile, mais, en bon ethnologue, il éprouve un vrai respect pour toutes les croyances venues du fond des âges et transmises, de génération en génération, par une longue tradition : « *On n'imagine pas*, écrit-il dans *Pêcheur de lunes*, *l'extraordinaire ébullition de sacré qui crève la surface apparente de certains travaux anthropologiques.* »

La longue chaîne des hommes

S'il est vrai que « *celui qui croit ajoute à ce qu'il croit le poids de sa croyance* », pour Raspail, la longue chaîne des hommes qui ont vénéré tel objet, observé tel rite, confère à l'objet ou au rite une valeur sacrée, au moins subjective, à laquelle il est lui-même sensible. Avant d'aller plus loin, notons que les paysages évoqués par Raspail peuvent inspirer par eux-mêmes une élévation spi-



Jean Raspail, au service du sacré.

rituelle et donner le sentiment du divin. C'est ainsi qu'« *un environnement naturel et vrai, comme si le monde venait d'être créé* » inspire aux quatre jeunes gens de l'équipe Marquette « *un élan religieux jubilatoire* » qui met sur leurs lèvres une prière scoute. Les climats extrêmes où se complait Raspail sont, plus encore, porteurs de sacré :

l'impressionnant silence des Andes est « *d'ordre divin* » ; la mer, de préférence soulevée par la tempête, conserve « *un caractère sacré* » ; quant au climat effroyablement hostile de la Terre de Feu, il inspire une horreur « *presque religieuse* ». Sans doute est-ce la raison pour laquelle l'auteur de *Qui se sou-*

vient des hommes fait de Dieu « *un personnage de ce roman* » ; en effet, si les représentants de Dieu que veulent être les missionnaires catholiques ou anglicans font plus de mal que de bien aux Fuégiens, Dieu Lui-même est présent au récit, et montre à maintes reprises, pour les malheureux Alakalufs, une sollicitude qui, à terme, les dé-

dommagera de toutes leurs misères. Dans les premières pages, « *Dieu, souriant* » regarde la fumée qui s'élève d'un misérable campement solitaire et, dans les dernières, on voit en quelque sorte l'apothéose de Lafko accueilli au Paradis, puisque, sans qu'il le sache, il

>>> Suite de la page 9

Jean Raspail ou la présence du sacré

a été créé homme à l'image de Dieu et, comme tel, destiné à la béatitude éternelle. Peut-on chercher plus large ouverture au sens du sacré ?

De jeunes héros enthousiastes

Le rapport que nous avons signalé plus haut entre le jeu et le sacré, apparemment incongru et pourtant avéré, s'explique par une certaine qualité d'âme qui est, au sens étymologique, la naïveté, l'état natif, pour ne pas dire – que la sainte de Lisieux nous pardonne ! – l'esprit d'enfance : dans *L'Anneau du pêcheur*, Raspail emploie lui-même cette expression pour caractériser l'atmosphère qui baigne l'abbaye de Sainte-Tarcisse. La perception du sacré sous toutes ses formes requiert ce qu'est, étymologiquement encore, l'enthousiasme : un rapport étroit avec le divin, le surnaturel, qui est surtout l'apanage des êtres jeunes, que la vie n'a encore ni usés, ni blasés.

Tous les héros de Raspail sont jeunes, adolescents même, et ils évoluent dans un monde fermé aux adultes, à ceux que l'existence force à « brimer son cœur », à « tuer son âme » ; par contre, y sont admis les vieillards, qui ont su retrouver la fraîcheur de leurs jeunes an-

nées. Sur la lande dont il a fait son domaine, le jeune Jean-Marie tient avec ses colonels fictifs des « dialogues fulgurants », où il n'est question que « d'honneur, panache, conquête, sacrifice ». Le réseau de résistance où s'est illustré Antoine Bunus – le futur señor Rosette – se dénomme « Honneur et Jeunesse ». Les quatre canotiers qui rament sur les « chemins d'eau du roi » n'ont guère dépassé leur majorité. Bertrand Carré, le héros de *L'Île Bleue*, a 15 ans ; en face de lui, Franz von Pikkendorff en a tout juste 20, comme le sous-lieutenant qui, avec quelques chars dont les équipages sont aussi jeunes que lui, remonte la colonne de réfugiés et de fuyards pour livrer une dernière bataille. Des « sept cavaliers », les plus âgés ont 36 ans, le plus jeune, 16, et les « résistants » qu'ils rencontrent sur leur route sont à peine sortis de l'enfance.

La pureté comme une bénédiction

Dans *Sire*, le prince Philippe a tout juste 18 ans – l'âge de la majorité royale – et il reparaît, guère plus âgé, dans *Le Roi au-delà de la mer*. Sa jeunesse va avec la pureté qui lui permet d'exercer le don du discernement des âmes, et le rend sem-

blable à un « chevalier de vitrail » ; son visage est « calme, serein, éblouissant », comme « une malédiction jetée sur la laideur du monde » ; sa sœur et ses trois compagnons ont, comme lui, « des visages d'ancien temps ». Un des modèles que l'auteur propose au prince est Baudouin IV de Jérusalem, le roi lépreux, qui n'avait pas 20 ans. C'est un jeune homme qui a la garde des fragments de la Sainte Ampoule et qui les apporte pour le sacre. On note que, par deux fois, et la similitude est soulignée parce qu'elle est symbolique, paraît un vieillard accompagné d'un jeune garçon. Enfin, le mentor de la petite troupe juvénile est le cardinal Amédée, qui a passé les 90 ans.

« Seuls, les enfants sont rois. Les adultes ne rêvent plus » – sauf rares exceptions, comme le roi Antoine, qui choisit Jean-Marie, 13 ans, pour faire son

initiation et l'introduire ainsi dans l'histoire et la légende du royaume patagon. Le fondateur du royaume, Orélie-Antoine, est considéré par ses neveux, des adultes, comme un vieux fou, mais ses petits-neveux, encore enfants, sont capables de comprendre son rêve en l'écouter raconter ses souvenirs – comme l'écoulaient les jeunes *midships* du *Duguay-Trouin*.

De jeunes gens de bonne race

À cette communication entre les deux âges extrêmes, s'ajoute une sympathie instinctive entre jeunes gens de bonne race : le commandant du petit patrouilleur qui, au large du fort Saint-Just, croise le bateau de Jean-Marie (18 ans) et salue son insolite drapeau patagon, est un enseigne de vaisseau qui « n'avait pas 20 ans ». Un autre marin, écossais et ja-

cobite, à qui Raspail donne le même âge, salue les trois pavillons du prince, qui flottent sur sa retraite des Highlands. Dans sa chevauchée vers Reims, Philippe-Pharamond croise un jeune inconnu, chevauchant « un monstre rouge et ardent », Jeannot le Rouge, avec qui s'établit aussitôt une connivence naturelle, que confirme la fin du roman. Plus remarquable encore est la façon dont Josselin, fils et petit-fils d'artisans, qui n'a jamais vu le jeune prince, le « reconnaît » pourtant, et, genou en terre, lui fait instantanément allégeance pleine et entière.

Mais être jeune ne suffit pas, encore faut-il faire quelque chose de sa jeunesse, et Raspail montre sa prédilection pour des héros, jeunes d'âge et (ou) de cœur, vainqueurs ou non, mais jamais abattus ni décou-



La Patagonie, royaume imaginaire du sud de l'Amérique.

“Les paysages évoqués par Raspail peuvent inspirer une élévation spirituelle et donner le sentiment du divin.”



La Patagonie a son gouvernement, son sceau et son drapeau comme toute nation.

>>> Suite page 11

>>> Suite de la page 10

Jean Raspail ou la présence du sacré

ragés, qui se donnent corps et âme à la défense de valeurs qui, peu ou prou, à leurs yeux au moins, touchent au sacré.

Héroïnes valeureuses

Ces héros peuvent être des héroïnes, comme Madeleine de Verchères, dont Raspail raconte l'histoire dans *Les Chemins d'eau* : à 15 ans, elle a organisé la défense de la maison familiale contre une attaque d'Iroquois qu'elle réussit à contenir, de justesse, jusqu'à l'arrivée des secours. De son côté, Elena de Pikkendorff, guère plus âgée, participe à l'effort de guerre en ajoutant sa luxueuse Panhard-et-Levassor à la file des taxis de la Marne, avant de se transformer en un redoutable chasseur de sous-marins allemands.

Plus généralement, les récits de Frédéric de Pikkendorff dans *Hurrah Zara !* montrent que beaucoup de membres de sa vieille et nombreuse famille ne sont pas morts paisiblement dans leur lit. On trouve ainsi un jeune François-Louis de Pikkendorff au fort de Chartres, près du Mississippi, en 1763 ; quand

arrive l'ordre d'évacuer le fort pour le livrer aux Anglais en abandonnant à leur sort les Indiens fidèles au roi de France, il démissionne, par fidélité à la

“Raspail montre sa prédilection pour des héros jamais abattus ni découragés.”

parole donnée, pour se joindre à leur résistance où il disparaît ; l'épisode est pour Raspail l'occasion d'évoquer d'autres abandons « qui navrèrent le cœur et l'âme de bien des officiers français ».

Un siècle plus tard, Karl-Oktavius von Pikkendorff, de la branche allemande, 29 ans, débarque au Mexique avec l'empereur Maximilien, pour qui il

se bat vaillamment ; s'il réussit à se rembarquer et peut regagner son château souabe, il laisse au Mexique deux fils naturels qui, devenus septuagénaires mais toujours jeunes de cœur, prennent la tête du combat des « Cristeros », ce qui leur vaut d'être fusillés en 1929.

Une France en majesté

Fidèles à leur devise : *Je suis d'abord mes propres pas*, les Pikkendorff pratiquent surtout l'héroïsme individuel, au service d'une cause qu'ils se sont choisis ; mais les personnages du romancier peuvent servir leur patrie naturelle, et Raspail lui-même ne rougit pas d'être patriote. S'il lui arrive de médire de la France, c'est par une réaction d'amour déçu, parce qu'elle n'est pas – n'est plus – comme il la voudrait : entre la République en débandade de 1940, et le royaume à qui les pionniers offraient un empire américain, le choix est facile. Avec une fierté rétrospective, Raspail imagine et décrit la confrontation pacifique entre le comte de Frontenac et les tribus indiennes, occasion pour

lui de peindre « une France en majesté » ; une scène analogue se déroule plus loin, autour de M. de Saint-Lussan, officier du roi, et de quatre « Robes Noires », qualifiée de « véritable scène de L'Iliade ». Raspail ne manque pas d'exposer le généreux programme de colonisation des Français – pionniers qui explorent, missionnaires qui évangélisent – en l'opposant à celui des An-

glais, qui ne pensent qu'à s'installer et s'enrichir, et il conclut, comme une évidence : « *Les premiers ont été aimés, les seconds, détestés.* »

De glorieux combattants

C'est au coude à coude que dix-sept Français et une trentaine de Hurons ont livré l'héroïque combat de Fort-Carillon, en mai 1660, contre les Iroquois. Un religieux en fait aux jeunes canotiers un récit que Raspail rapproche de celui de Camerone, pieusement lu dans les unités de la Légion le 30 avril. En entendant le père Hébert égrener, comme une litanie, le nom des combattants français, tués jusqu'au dernier, l'auteur évoque « *la même impression, quelque chose comme un sentiment familial très fort, (ressentie) devant les monuments aux morts de nos villages.* » Reste à préciser que, si importantes et graves que soient les valeurs sacrées, elles ne sont pas incompatibles avec l'humour et la gaieté ; rien n'est plus étranger aux héros de Raspail que « *la vague des passions* » de nos vieux romantiques ou « *les états d'âme* » de nos contemporains.

Ayant une bonne fois choisi la route où ils marqueront leurs pas, ils ont la conviction, la certitude, que ce choix est le

> Bibliographie

> **Le camp des saints**, Robert Laffont, 372 p., 22 €.

> **Pêcheur de lunes**, Robert Laffont, épuisé.

> **Qui se souvient des hommes ?**, Robert Laffont, 290 p., 22 €.

> **L'Anneau du pêcheur**, Albin Michel, 422 p., 22,50 €.

> **Moi, Antonin de Tounens roi de Patagonie**, Albin Michel, 298 p., 18,30 €.

> **L'île bleue**, Robert Laffont, épuisé.

> **Sire**, Éd. de Fallois, 280 p., 19,06 €.

> **Le Roi au-delà de la mer**, Albin Michel, 192 p., 13,60 €.

> **En canot sur les chemins d'eau du roi**, Albin Michel, 352 p., 20 €.

> **Hurrah Zara !** Albin Michel, 368 p., 19,80 €.

> Voir aussi le site : <http://jean-raspail.free.fr/>



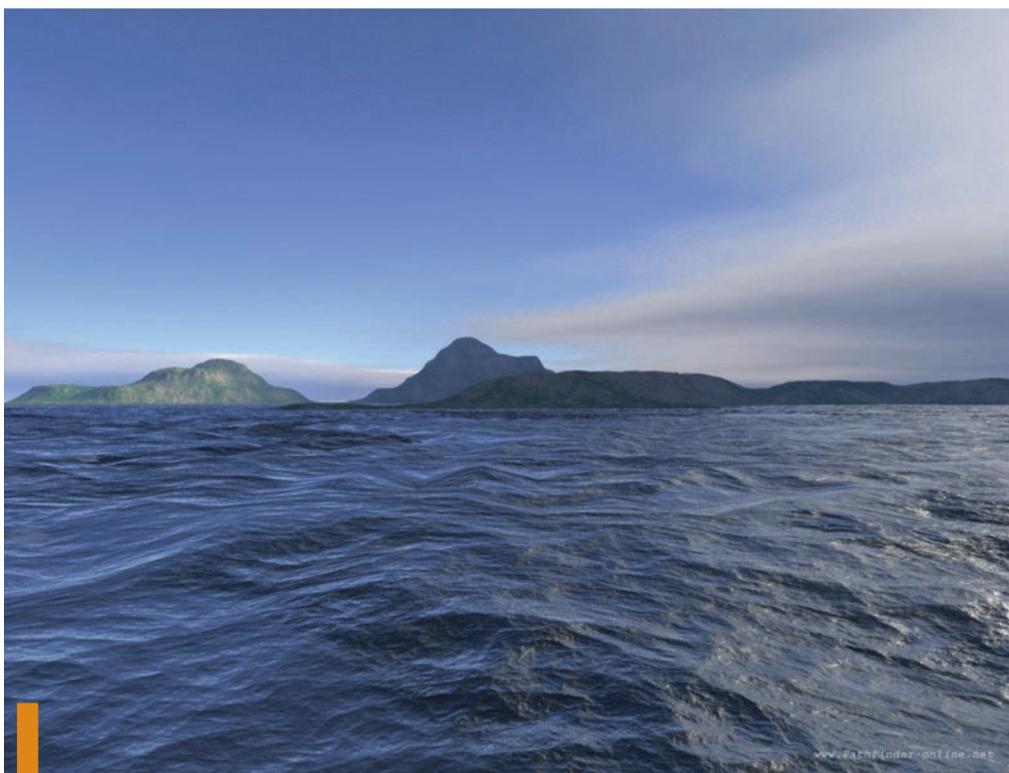
Les héros de Raspail regardent aussi loin vers l'infini que leur auteur.

>>> Suite page 12

>>> Suite de la page 11

Jean Raspail ou la présence du sacré

“Tous les héros de Raspail sont jeunes, adolescents même, et ils évoluent dans un monde fermé aux adultes.”



Pour Raspail, la mer conserve un caractère sacré.

bon, ils s’y tiennent, ne renoncent ni ne reculent, ce qui exclut l’hésitation, le regret ou la mélancolie. Certes, ressassant les épisodes de sa royale aventure patagonne dans sa médiocre retraite de Tourtoirac, Orélie-Antoine souffre de l’incompréhension de ses

proches, mais il ne regrette rien du rêve qui a guidé son existence et s’affirme jusqu’au bout comme le roi qu’il a voulu être. Son successeur, le roi Antoine, si convaincu qu’il soit de sa dignité royale, règne néanmoins sur un « *royaume facétieux* », qu’il gouverne

d’une voix « *chargée d’allégresse* ». Aussi les touches d’humour un peu gros qui jalonnent le récit de ses obsèques conviennent-elles au personnage, sans porter atteinte au caractère sacré de la cérémonie.

D’une façon générale, les héros jeunes, ou restés, ou redevenus jeunes, savent rire ou sourire jusque dans les moments les plus graves, ce qui montre la sérénité de leur conscience.

Une éclatante joie de vivre

En s’engageant dans la grande et solennelle aventure du sacré, Philippe et ses compagnons éclatent de joie de vivre : « *Ils riaient. Ils riaient de ce bonheur fou d’être ensemble, à l’aube de leur destinée* », et sans doute, à les voir ainsi, Dieu Lui-même, en père affectueux et amusé, « *esquisait-il un sourire de satisfaction* ». Dans son équipée vendéenne au service du trône, évoquée dans *Le Roi au-delà de la mer*, la jeune duchesse de Berry s’amuse des déguisements qu’elle doit revêtir, « *elle est gaie* » ; le risque n’est-il pas « *amusant* » ? Quand Pedro de Luna arrive en vue des côtes d’Italie, debout sur le pont de sa galère, il éclate « *d’un rire extraordinairement juvénile ; il vient d’avoir 80 ans* ». Les divers ecclésiastiques qui

jouent un rôle essentiel dans *Sire* et dans *L’Anneau du pêcheur* ne sont pas en reste. Le vénérable cardinal-moine, nonagénaire, « *sourit, un élan de gaieté dans le regard* » au moment d’ouvrir le reliquaire de la Sainte Ampoule ; après la répétition de la cérémonie, sur le parvis désert de la cathédrale, « *nulle trace de mélancolie ou de regret* » chez lui, mais au contraire « *une joie qui n’était pas feinte* » et une constante « *bonne humeur* ». « *Benoît* » lui-même, malgré son dénuement et sa solitude, peut sourire « *presque gaîment* » ; de son côté, Mgr Cassini, salué « *joyeusement* » par un moine, « *sourit* » en arrivant à l’abbaye Sainte-Tarcisse ; il s’acquitte de

la mission qu’il doit remplir auprès de Benoît, avec un « *entrain* » que partage le jeune père Wladimir.

Une allégresse communicative

Enfin (mais on pourrait allonger la liste), quand le ministre Rotz se convertit à la cause du prince Philippe, il éprouve une sorte de « *retour d’idéal* » de ses 18 ans, « *comme un retour d’âge* », et la contagion du sacré, dont il éprouve la puissance, se traduit par une « *allégresse inhabituelle* » qui explose, finalement, en un irrésistible fou rire.

Non, décidément, le sacré n’est pas triste... ♦

Madeleine ROUSSEL

L’auteur

Madeleine Roussel

Madeleine Roussel, née à Montpellier en 1930, est issue d’une lignée d’universitaires ; son père était un helléniste, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier. Après des études à Montpellier (agrégation des Lettres classiques en 1954), elle fut professeur de lycée à Nîmes, puis Montpellier (1954-1963). Détachée en 1963 à la Faculté des Lettres de Montpellier, qui deviendra l’Université Paul-Valéry, elle y fut assistante puis maître de conférences de Littéra-



ture française. (XIX^e siècle : Chateaubriand, romantisme, Nerval, Rostand). Elle obtint son doctorat de 3^e cycle sur *La Dernière Nuit de Don Juan* d’Edmond Rostand. Elle est éga-

lement déléguée régionale de *Una Voce* depuis 1969 et membre de l’Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.

Depuis sa retraite en 1993, elle vit toujours à Montpellier, dans une vieille maison de famille, dont le grand jardin l’occupe beaucoup... ♦

À lire

>> Extraits de *Jean Raspail, Miroir d’une œuvre*, de Madeleine Roussel, Éd. Sainte-Madeleine, 92 p., 10 € (préface de Philippe Maxence), reproduits avec l’aimable autorisation de l’éditeur.

© Éditions Sainte-Madeleine.

